

Pour qui écrit-on?

Linda Gaboriau

Numéro 126 (1), 2008

Les Seconds États généraux du théâtre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23928ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaboriau, L. (2008). Pour qui écrit-on? *Jeu*, (126), 86–88.

Pour qui écrit-on ?

Je suis traductrice littéraire à mon compte et parfois conseillère dramaturgique, parfois aussi entremetteuse de textes québécois en traduction au Canada anglais et à l'étranger. Quand je parlerai aujourd'hui de « théâtre » comme « force vive de notre société », je parlerai plus précisément de l'écriture dramatique.

Au cours des trente dernières années, j'ai traduit en anglais plus de quatre-vingts pièces québécoises. Ma première traduction était *la Nef des sorcières* en 1976. Pendant quinze ans, j'ai travaillé au Centre des auteurs dramatiques (CEAD) où j'ai mis sur pied le programme de développement dramaturgique (qui a par la suite fleuri sous la direction de Lorraine Hébert, de Diane Pavlovic et maintenant d'Alain Jean et d'Élizabeth Bourget.) Au CEAD, j'ai également été responsable de la promotion de la dramaturgie québécoise en traduction, au Canada et à l'étranger. Pour faire connaître les auteurs d'ici en dehors du Québec, nous avons rendu possible un grand nombre d'échanges internationaux – avec New Dramatists à New York et, par la suite, avec le Pays de Galles, l'Irlande, l'Écosse et le Mexique. Nous avons aussi organisé des événements-vitrine, des *showcases* de pièces récentes en traduction anglaise à Toronto au Factory Theatre et au Tarragon Theatre. Ici à Montréal, il y avait « Transmissions », notre collaboration annuelle avec Playwrights' Workshop. Dans l'ouest du pays, les auteurs québécois et leurs traducteurs participaient régulièrement au Banff Playwrights Colony et au BLITZ de Alberta Theatre Projects à Calgary. Nous avons aussi mis sur pied des résidences d'auteurs et de traducteurs, axées sur les défis de la traduction théâtrale.

Pendant toutes ces années au CEAD, je partais souvent avec une valise bourrée de textes québécois. Je disais en blague que j'étais la « Willette Loman » de la dramaturgie québécoise. Quand Martin Faucher m'a demandé de participer à cette table ronde, il a suggéré que je parle de ce qui me motivait alors à faire, avec passion, la promotion des auteurs d'ici. Bien sûr, c'était d'abord la qualité des pièces et leur impact sur le public québécois. Je croyais dans l'originalité de nos auteurs, et je vibraïis à l'urgence qui portait cette écriture. Je crois aussi que la grande qualité des textes que le CEAD diffusait résidait d'abord dans le grand paradoxe éternel : rien n'est plus universel qu'un drame (ou parfois une comédie) bien campé, bien incarné dans le local ou le particulier. Les personnages des auteurs québécois se débattaient avec les drames qui ne cessent de poursuivre l'humanité : l'individu face à sa société, sa famille, ses relations amoureuses, ses rêves, ses échecs... mais tout ça était enraciné dans le territoire, dans l'histoire et dans la collectivité du Québec. Et il y avait le festin de la parole, car les auteurs d'ici se livraient avec délectation à l'urgence de faire entendre la langue québécoise sur nos scènes. Il y avait aussi la théâtralité parfois extravagante – à cheval entre l'esthétisme européen et le réalisme nord-américain.

Tous ces éléments contribuaient à mon avis à une grande force et à une grande originalité, et j'étais très fière de diffuser cette écriture au-delà des frontières du Québec.

Vous avez peut-être remarqué que je vous dis tout ça au passé. Est-ce que je pourrais faire le travail de diffusion des textes de ce qu'on aime appeler « la relève » avec la même conviction aujourd'hui ? Je n'en suis pas sûre. Pourquoi ? Je m'interroge, je cherche l'explication et je ne trouve que des bribes de réponse : la dimension d'un dialogue pertinent, urgent avec la collectivité me manque dans les thèmes de la relève. Il me semble qu'un grand nombre de ces textes versent dans le « théâtre pour le théâtre » et se résument à des exercices de style, souvent spectaculaires (sur le plan du jeu, de la mise en scène et de la scénographie) et souvent brillants (sur le plan linguistique, car « l'obsession » de la langue est toujours présente, Dieu merci !), mais que la forme l'emporte sur le fond. J'ai l'impression que la nouvelle génération d'auteurs est souvent motivée plutôt par le désir de s'exprimer que par celui de changer le monde ou de changer la vie ou les idées ne serait-ce que d'un seul spectateur. En écrivant ces mots hier soir, plusieurs exemples de textes récents qui ne cadrent pas avec cette description un peu critique me sont tout de suite venus à l'esprit, notamment, mais pas exclusivement, dans le domaine du théâtre pour jeunes publics. Je ne peux pas cependant vous cacher mon impression générale. Est-ce que c'est parce que la notion d'identité collective est en pleine évolution au Québec ? Est-ce parce que les auteurs de la relève se sentent davantage « citoyens du monde » dans cette ère de globalisation ? Pourtant, nos pièces présentent peu de personnages (et font appel à peu de comédiens) venus d'ailleurs... Quelle est l'influence de la culture de la rentabilité et du divertissement sur l'écriture dramatique actuelle ? Celle de la chute des certitudes et des idéologies ? L'influence de la mode de la déconstruction et de la fragmentation ?



Linda Gaboriau, participant au forum « Le théâtre québécois : une force vive au sein de sa société ? », qui s'est tenu à la Maison Théâtre lors des Seconds États généraux du théâtre. Photo : Mathieu Rivard.

Logo du CEAD à l'époque où Linda Gaboriau y travaillait, et aujourd'hui.



Centre d'essai
des auteurs dramatiques



Je pense à une discussion que j'ai eue avec Michel Garneau il y a peut-être vingt ans déjà. Il me disait que, devant chaque nouveau texte, il devait répondre, pour lui-même, à la même question : pour qui écrit-on ? Si la question était toujours la même, la réponse ne l'était pas, mais la question se posait. Alors, pour qui écrit-on aujourd'hui au Québec ? Pour soi ? « Pour briser sa solitude », comme quel qu'un l'a dit plus tôt aujourd'hui ?

Paradoxalement, je trouve que l'individualisme qui semble animer l'écriture dramatique récente diminue l'originalité – et l'impact – des pièces. Alors, très subjectivement, je dois dire que j'ai peur que la dramaturgie québécoise d'aujourd'hui soit moins une source vive de sa société qu'elle ne l'a déjà été. J'ai l'impression que le public se sent moins interpellé, moins concerné par ce qui se passe sur nos scènes. Mais j'aime penser que les rêves pour le théâtre québécois de demain que vous allez partager avec nous pendant ces États généraux me feront changer d'idée... j

CLAUDE POISSANT

États ultimes

Je suis devenu comédien trois ans avant les derniers États généraux de 1981, alors que de nombreuses compagnies nées de tous les courants de pensée, agit-prop, texte manifeste, création collective, parole identitaire, expérimental, essai, performance, interactif et mixité des formes ont offert un ouragan de création bousculant le théâtre d'ici qui avait déjà, de Gélinas à Tremblay, des Saltimbanques au Grand Cirque Ordinaire, couru avec bravoure le marathon des nouvelles idées depuis le baby-boom, Duplessis et les téléthéâtres.

Si certains des artistes et des penseurs de cette architecture du monde théâtral ont su, par leurs œuvres,

être vus et entendus ailleurs sur la planète,
d'autres mènent encore un combat épique avec les politiques d'ici,
ces théories de la flatterie, de la séduction ou du supplice,
qui mettent l'honneur et la fierté en gros sur la marquise,
rappelant que le théâtre est une richesse pour le Québec,
une ressource naturelle,
la locomotive de tous les arts,
le porte-étendard de la langue française en Amérique,
le pouls de la révolution culturelle, etc.

Or,
redisons-le,
malgré les progrès,
les contraintes monétaires sont tenaces,
l'investissement éloquent de l'État ne viendra jamais,
le privé est le nouveau *one night stand*.

« Vive les contraintes, perds pas ton art et trouve-toi une âme heureuse
qui aime à faire du lobbying pour le théâtre.

Break a leg, baby. »

